



Édito - Du Rhin à la libération des camps

Le 7 mars 1945, la 1^{re} armée américaine franchit le Rhin, près de Remagen. La ruée au cœur de l'Allemagne peut commencer. C'est la marche sur Berlin, même si le nouveau Président des États-Unis, Harry Truman, et D. W. Eisenhower les arrêtent le 22 avril sur l'Elbe pour respecter les zones d'occupation fixées avec les Soviétiques (cf. ci-après). En même temps, les Allemands capitulent en Italie du Nord (où Mussolini est capturé et exécuté par les partisans italiens). À l'Est, les armées soviétiques continuent leur marche en avant. La Pologne est occupée, la Yougoslavie se libère seule, la Grèce est évacuée par les Allemands et occupée par les Britanniques, inquiets du raz de marée soviétique. Les armées de Joukov et de Koniev foncent sur la ligne de l'Oder que les divisions allemandes ne peuvent tenir. Le siège de Berlin commence le 25 avril. Dans son bunker, Hitler se suicide le 30 avril.

Entretiens, le 11 février, Churchill, Roosevelt et Staline avaient siégé côte à côte lors de la conférence de Yalta (en Crimée). Du 4 au 11 février 1945, alors que la défaite de l'Allemagne ne faisait plus de doute, les Alliés décidaient que l'Allemagne serait entièrement occupée et divisée en quatre zones, qu'elle serait soumise à de lourdes pénalités économiques et qu'elle serait dénazifiée, ses principaux chefs et responsables devant être jugés comme criminels de guerre. Là-bas, un nouveau partage du monde a commencé à s'opérer.

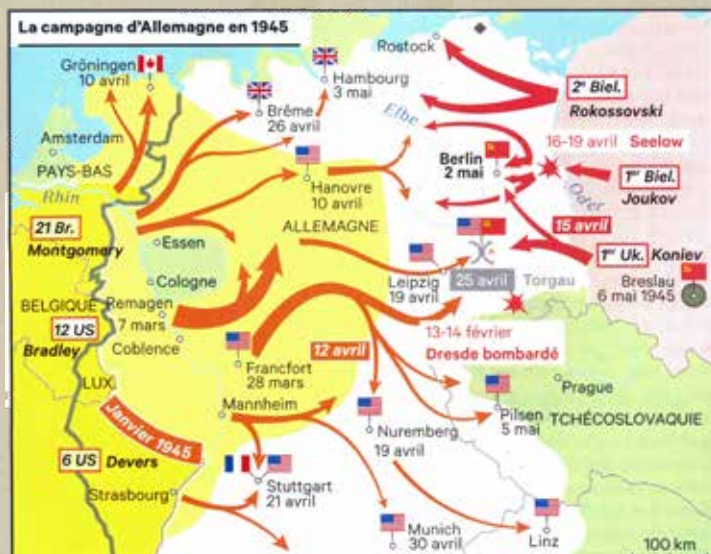
Le 25 avril 1945, à 16 heures, la 58^e division de la Garde ukrainienne et la 69^e division de la 1^{re} armée américaine opèrent leur jonction historique à Torgau, à cinquante kilomètres au nord

de Leipzig. Ce jour-là, et seulement ce jour-là, Soviétiques et Américains dansent ensemble... L'heure est à la formidable joie d'avoir vaincu l'ennemi nazi.

Le bilan est lourd. Des villes allemandes sont écrasées et décimées sous les bombes, des millions de civils essaient d'échapper à l'enfer... Le 2 mai, les soldats soviétiques hissent le drapeau rouge sur le Reichstag. Les 6 et 7 mai, à Reims et à Berlin, l'Allemagne signe sa capitulation sans condition.

Alors que partout la joie explose, partout s'improvisent danses et sarabandes, les Alliés découvrent l'horreur des camps de la mort. C'est l'effroi face aux terribles et inimaginables images de ces squelettes vivants qui n'ont plus la force de sourire et dont la vie s'est réfugiée dans des regards accusateurs. C'est le choc éprouvé face aux effroyables entassements de cadavres...

Cependant, la libération des camps ne signifie pas l'évacuation immédiate des survivants. Par crainte de la propagation du typhus, certains camps sont bouclés. En outre, les Alliés font face à des difficultés d'organisation et des secours et agissent dans la plus grande improvisation, tandis qu'émerge la volonté de dévoiler l'horreur concentrationnaire. Des visites de camps sont organisées pour les soldats et imposées aux habitants des villes voisines. De nombreux journalistes se rendent à Buchenwald, Bergen-Belsen, Mauthausen ou Dachau. La mémoire des témoignages est en route... Découvrons-les !



La campagne d'Allemagne en 1945 (Christian GRATALOUP, Atlas historique mondial, Les Arènes, Paris, 2018, p. 531)



Le camp de concentration de Buchenwald est libéré le 11 avril 1945

Univers concentrationnaires : des barbelés, des hommes traités comme des bêtes...



Je fus pris dans les barbelés d'un fort où j'entendais marcher et chuchoter les sentinelles.

(Jean Genet)

Dès la Grande Guerre 1914-1918, le barbelé est intégré dans la guerre de tranchées et devient plus résistant, plus infranchissable, plus efficace. Cet objet familier devient un symbole de la répression, de la frontière, de la séparation. C'est un enjeu décisif dans la bataille ordinaire et il tient dans le souvenir des survivants une place saillante et décisive.

C'est son transfert et sa généralisation dans les camps de prisonniers et de concentration qui le transforme en symbole universel. Il fait le camp, et le camp, c'est le barbelé, instrument de clôture et de l'organisation totalitaire. A l'intérieur des barbelés commence et s'achève l'entreprise la plus cruelle de déshumanisation jamais instrumentée, celle du génocide.

Symbole d'une conquête défensive de liberté, le fil de fer barbelé isole les hommes.

Avec le barbelé, c'est un nouvel « outil » de gestion matérielle et politique de l'espace qui surgit. C'est une dynamique de l'exclusion violente. Le barbelé radicalise la logique de la fermeture spatiale et de la surveillance comme signe de l'oppression et de la séparation, désormais ce qui s'applique aux troupeaux de bêtes peut s'appliquer aux hommes.

La neige s'était mise à tomber au début de l'appel du soir. Elle avait effacé les traces de pas, arrondi les toitures et incliné sous son fardeau, comme des drapeaux qui saluent, les branches des hauts sapins, au-delà de la clôture électrifiée où des lampes nues piquaient des points jaunes sur le décor laiteux et désert, écrasé sous le ciel sombre et vide. (Pierre Julitte, L'Arbre de Goethe)

En découpant et franchissant ces barbelés, frayons-nous un chemin, dans le respect, l'humilité et la dignité, afin de découvrir, de recueillir, de lire, à travers témoignages émouvants et récits de prisonniers, l'enfer concentrationnaire...

Si c'est un homme

*Vous qui vivez en toute
quiétude
Bien au chaud dans vos
maisons,
Vous qui trouvez le soir en
rentrant
La table mise et des
visages amis,
Considérez si c'est un
homme
Que celui qui peine dans la
boue,
Qui ne connaît pas de
repos,
Qui se bat pour un quignon
de pain,
Qui meurt pour un oui ou
pour un non.
Considérez si c'est une
femme
Que celle qui a perdu son
nom et ses cheveux
Et jusqu'à la force de se
souvenir,
Les yeux vides et le sein
froid
Comme une grenouille en
hiver.
N'oubliez pas que cela
fût,
Non ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre
cœur.
Pensez-y chez vous, dans la
rue,
En vous couchant, en vous
levant ;
Répétez à vos enfants.
Ou que votre maison
s'écroule,
Que la maladie vous
accable,
Que vos enfants de
détournent de vous.*

Primo Levi.

L'origine des camps de concentration

C'est à la fin du XIX^e siècle que le terme *camp de concentration* surgit pour la première fois. Les Espagnols érigent les premiers camps à Cuba en 1896 et les Britanniques, lors de la guerre des Boers, en Afrique du Sud en 1900. Leur fonction est d'isoler les populations civiles des combattants et ainsi de les empêcher d'apporter leur aide derrière des fils barbelés. Ces camps ne sont pas encore des éléments d'un système ou d'un univers concentrationnaire organisé. De même, durant la Grande Guerre, les camps internent dans les pays en guerre les ressortissants des pays ennemis. Bref, dans sa première version, le camp isole des individus suspects ou jugés dangereux dans un contexte de guerre.

Le camp de concentration devient un instrument permanent de la terreur en Union soviétique, avec le camp ouvert dans les îles Solovki, en 1923. Avec l'Allemagne nazie, il ne s'agit pas seulement de surveiller et punir les ennemis réels ou supposés au régime, ou de les rééduquer mais aussi de faire vivre les sociétés sous la menace de l'internement.

A partir de l'arrivée au pouvoir de Hitler, l'Allemagne, et par la suite, les pays conquis,

se couvrent d'un réseau extrêmement serré de camps de concentration. Système improvisé à ses débuts, ni structuré, ni codifié, dont nul ne semble prévoir les développements possibles, les camps de concentration sont créés dans la perspective d'accueillir les prisonniers politiques.

Les internés ne sont pas soumis à une peine déterminée. Il n'existe pas non plus de législation interne. Condamnés ou innocents se retrouvent isolés, enfermés, en dehors de toute structure étatique, livrés à la SS, sans perspective de libération. *Criminels*, adversaires du nazisme, par la suite *vermines* juive, slave, *asociaux*, personne ne devait sortir vivant d'un camp de concentration.

Enfin, il est important de souligner que les premiers camps ne sont pas destinés aux Juifs. Ceux-ci sont considérés comme sous-hommes et ne sont pas dignes d'être rééduqués... *on ne peut souiller même les criminels allemands au contact des Juifs ; ... on ne pouvait mélanger des Allemands trompés et susceptibles de redressement avec des Juifs aussi éloignés des aryens que l'espèce animale de l'espèce humaine...*



Bloemfontein, tentes d'un camp d'internement (parfois appelés camp de concentration par l'administration britannique) créés pour contrôler les familles des combattants Boers

Une marque indélébile...

La découverte de la réalité du *Système concentrationnaire* nazi et de la *Solution finale* devait cruellement assombrir, pour les peuples libérés, la joie de la fin de la guerre, cette joie escomptée pour la plupart des peuples libérés de l'Ouest, pendant plusieurs mois après la fin de l'occupation. Les révélations brutales apportées par le retour des déportés, par la découverte sur place des horreurs des camps nazis marquent, 75 ans après, non seulement l'âme et la chair même des survivants, mais encore la conscience universelle elle-même, sans que pour autant l'horreur et le choc des découvertes aient supprimé les divers systèmes concentrationnaires existants. On pensait que l'horreur de la révélation servirait d'antidote pour le futur, puisque rien de pareil n'avait perduré dans l'histoire des peuples, puisque les mots mêmes manquaient pour exprimer cette réalité.

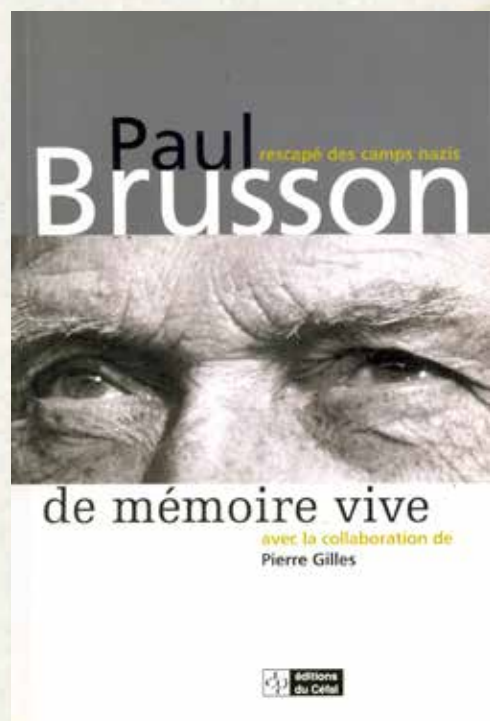
A la fin du film *Nuit et Brouillard*, Jean Cayrol illustre les dernières images d'Auschwitz par des phrases d'un pessimisme désespéré et que peut-être nous aurions trouvées injustes au moment du retour des déportés en 1945. *Nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, nous qui n'entendons pas qu'on crie sans fin*, texte écrit en 1954, avant même que le mot *Goulag* ne fût devenu un terme internationalement sinistre et non plus le secret d'une minorité de gens qui « savaient ».

Le dictionnaire *Robert* définit ainsi le camp de concentration : *Un lieu où l'on groupe, en temps de guerre ou de troubles politiques, sous la surveillance des autorités militaires ou policières, les suspects, les étrangers, les nationaux ennemis.* Définition incomplète et tendancieuse puisqu'elle semble excuser le camp en période de guerre ou de troubles politiques. Le XX^e siècle, particulièrement depuis la Seconde Guerre mondiale, normalise le *Système* puisqu'il instaure sans avoir besoin d'invoquer les dangers de la guerre ou de subversion, en guise de mesure préventive : il faut mettre les traîtres hors d'état de nuire avant qu'ils ne trahissent...

Focus sur Paul Brusson, résistant, déporté et grand témoin...

Dans la conclusion du film *Nuit et brouillard*, Alain Resnais et Jean Cayrol, sur fond de vue d'un des Krematoria détruits de Birkenau, soulignaient : *Et il y a nous qui regardons sincèrement ces ruines comme si le vieux monstre concentrationnaire était mort sous les cendres, qui feignons de reprendre espoir devant cette image qui s'éloigne, comme si on guérissait de la peste concentrationnaire, nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous, et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin.*

Transmettre, conscientiser, faire réfléchir, autant d'actions menées, tout au long de sa vie, par Paul Brusson (1921-2011), rescapé des camps nazis. Dans *De mémoire vive*, il écrivait : *La résurgence de fascismes divers, la progression d'une extrême-droite souvent nostalgique du nazisme, la fréquente banalisation de l'horreur nous montrent que tous les témoignages susceptibles de rappeler où ont pu conduire le mépris de la différence, la haine de l'autre, la négation du droit, sont plus que jamais indispensables.*



Celui qui était déjà anti-réxiste avant la guerre ne peut être que résistant sous



DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DROITS DE L'HOMME (1948)
ART. 5 : NUL NE SERA SOUMIS À LA TORTURE, NI À DES PEINES OU TRAITEMENTS CRUELS, INHUMAINS OU DÉGRADANTS.

Paul BRUSSON
1921

Résistant, déporté et grand témoin

Dès le début de la guerre, Paul Brusson rejoint la Résistance au sein du groupe « Solidarité » du Front de l'Indépendance. Arrêté par la Gestapo, il est considéré comme « NN » (Nacht und Nebel) et envoyé dans les camps nazis.

Depuis son retour de captivité, il mène un combat permanent auprès des jeunes pour les sensibiliser à l'importance du combat de chacun pour la sauvegarde de nos libertés démocratiques.

Depuis 1967, il guide des groupes d'étudiants sur les sites concentrationnaires tels que Breendonk, Mauthausen, Delfgauz, transmettant la mémoire des épreuves subies.

Lors d'un hommage lui rendu au Palais provincial, il a déclaré : « Il est bien certain que notre démocratie a connu et court toujours un réel danger. Il ne l'y a jamais eu parce que ce qu'il s'est passé hier peut encore se produire aujourd'hui. »

Paul Brusson est un des fondateurs du mouvement « Territoires de la Mémoire ».

Les chemins
de la
Citoyenneté

Extrait du dossier pédagogique *Les chemins de la Citoyenneté*, édité en 2006 par la Province de Liège

l'occupation allemande. Trop peu discret lors des services qu'il rend au nom du mouvement *Solidarité* du Front de l'Indépendance, il est arrêté par la Gestapo, la veille de ses 21 ans. Trois années de détention, en tant que NN (*Nacht und Nebel*, *Nuit et brouillard*), attendent celui qui est considéré comme dangereux : forteresse de Huy, Breendonk, Mauthausen, son annexe de Gusenen (Autriche), Natzweiler-Struthof (Alsace) et enfin Dachau-Allach (Bavière). Libéré le 30 avril 1945 par les troupes américaines, il est l'un des 15 survivants du convoi du 8 mai 1942.

Dès son retour, il entame de nouveaux combats : celui pour la reconnaissance d'un

statut au sein de la Confédération nationale des Prisonniers Politiques et Ayants Droits de Belgique ; ensuite, un combat contre l'oubli. A l'heure où la liberté est retrouvée, il refuse de gommer un passé pénible que nul n'ose évoquer. Dès le début des années 1950, il convie les veuves de guerre et leurs enfants à un voyage commémoratif à Mauthausen. Une fois retraité, il guide des étudiants et des professeurs sur les sites concentrationnaires tels que Breendonk, Dachau, Buchenwald, Mauthausen..., transmettant la mémoire des épreuves subies. Jusqu'à son dernier souffle, il renouvellera annuellement ce voyage de mémoire, contre l'oubli et contre la renaissance de l'extrême-droite.

Une histoire dans l'histoire...

18 mois dans la vie d'un résistant, prisonnier politique et déporté...

1943. Hubert Bechet fait partie d'un réseau de résistance dans le Condroz liégeois. Il a déjà hébergé des parachutistes anglais, il réalise des fausses cartes d'identité pour des personnes juives, recherchées activement par les Allemands, il s'occupe aussi du renseignement et transmet des informations confidentielles et secrètes...



Jeanine, 2 ans, fille d'Hubert - Au verso, Jeanine à deux ans, Mon Hubert chéri, crois-bien que nous pensons surtout à toi, sois courageux, pense souvent à notre grand amour

8 janvier 1944. La gestapo est à la porte de la maison familiale de Clavier. C'est une sombre soirée d'hiver. Hubert a été dénoncé et les SS lui donnent quelques minutes à peine pour emporter quelques effets personnels et embrasser son épouse Jeanne, infirmière-accoucheuse, et sa petite Jeanine qui n'a pas encore deux ans. C'est le début d'un très long calvaire qui va durer plus de dix-huit mois...

9 janvier 1944. Il est au cachot dans une sinistre cellule de la Citadelle de Huy. Il est interrogé, torturé, battu, humilié mais ne dit rien. Il ne dira jamais rien...

1-7 mars 1944. Cela fait près de deux mois déjà qu'il est emprisonné et il a enfin l'occasion d'écrire des lettres clandestines à son épouse, sur un bout de papier avec un crayon noir, et quelques mots griffonnés sur des morceaux de pages du journal nazi *Signal*. Grâce au réseau de résistance qui s'est organisé, le message arrive à destination...

Son texte est émouvant, découvrons-le.



Ma chère Jeanne

Depuis que je suis en prison, j'ai longuement réfléchi sur ce que, bien souvent, tu me disais. Maintenant, je constate que tu avais souvent raison. Voyons encore un peu le jour précédent mon arrestation, le soir que tu voulais à tout prix que je m'exécute... tu ne voulais pas te coucher avant... Je t'ai écoutée, heureusement. J'ai pris la résolution de t'écouter encore mieux à l'avenir, ma chérie, tu avais ce jour-là le pressentiment de ce qui allait

m'arriver. Quel malheur, hein Jeanne ! Je souffre de notre grande séparation. Je me demande tant de choses. Que dit notre petite fifi, que fait-il ? Dit-elle encore « p'tit papa », pauvre petite que je voudrais vous embrasser tous.

Je pense que tu te fais une idée et que tu espères bientôt mon retour. Ma mère, je la vois, elle pleure souvent, papa se console je pense.

Je sais que maintenant tu as beaucoup d'ouvrage, tu as tes femmes, tu as mes assurances, tu as les bêtes. La petite l'aurais-tu mise à Poulseur, les cochons les aurais-tu vendus ? Je t'avais dit que, si tu t'ennuyais trop, que tu déménages à Poulseur mais, à ce moment je ne pensais pas à tes femmes, j'avais la tête troublée.

Après réflexion, je voudrais que tu abandonnes Clavier et que tu ailles à Poulseur avec toutes nos vivres et que tu donnes tous tes soins à la petite, que tu consoles ma mère. Et puis, tu serais en famille, la vie pour toi serait plus agréable.

Ce 4 mars,

Cependant, j'ai bon espoir, je pense toujours que cela ne durera plus longtemps. J'ai passé l'interrogatoire jeudi 24 février, j'attends le jugement mais je crois que cela s'arrangera au mieux et que je n'aurais pas des mois de prison. J'ai bonne idée pour le 6 mars, 2 mois après mon arrestation.

Ici, on ne peut pas dire que l'on est mal, mais la liberté et la séparation totale des siens atteint le moral à un haut degré. C'est la vie monotone des prisons, levé le matin, on attend jusqu'à la fin du jour du changement qui

1944-1945 Vivre la guerre

n'arrive pas. Le soir, ce sont les longues réflexions, les pensées pour ceux que l'on aime et que l'on ne sait plus chérir. Tous les jours, c'est la même chose et on s'avance toujours plus avant dans le vide qui nous attend et qu'on ignore.

Ici, il y a tous les cas de détention, mais c'est surtout la grande majorité pour des armes, pour des vols, espionnage, ces cas sont les plus graves. Viennent alors les réfractaires, les fermiers ayant occupé des réfractaires, les fausses cartes d'identité, tous ces cas sont jugés en leur temps. C'est pour cela qu'on ne doit pas être pressé pour voir son cas devant le jugement.

Comme distraction, on a promenade sur la cour et pas encore tous les jours, on a un livre par quinzaine, la Légia tous les jours, parfois Signal.

N'aurais-tu pas eu la visite de Goffin qui était ici avec moi, mais j'ai appris par le journal qu'il avait perdu la vie par un attentat contre lui, le dimanche 20 février. Pourvu que tu aies causé avec lui, il me l'avait bien promis, qu'il irait à Clavier, il m'avait même promis autre chose, mais a-t-il tenu parole, j'en doute beaucoup.

Lundi, je continuerai ma lettre mais en attendant, aujourd'hui, je vous envoie à tous et surtout à notre petite fille, mes plus tendres baisers et mon meilleur espoir de vous revoir bientôt.

Ce 7 mars

Il y a eu hier 2 mois que je suis arrêté et j'espère que je n'en ai plus pour si longtemps car cela devient tellement monotone et puis j'ai le temps long de vous voir tous. Notre petit fifi, je pense sans cesse à lui ; je vous voit toutes les deux à la maison, à table où je manque sans cesse. Quelle malchance d'être ici ! Pourtant nous vivions une belle vie, on était

heureux, hein Jeanne !

Enfin, je pense que cela reviendra vite, plus vite qu'on ne pense, car d'après le journal les événements vont changer de face.

Voilà Jeanne Chérie, ce que j'avais à dire, je suis bien portant, j'ai droit à des colis de Croix-Rouge deux fois par mois ; c'est une faveur ! Pourvu que celle-ci vous trouvera tous avec notre fifi, en bonne santé, c'est là mon grand souci car je veux vous retrouver tous en bonne santé et continuer notre vie, mieux encore que jadis. Je pense avoir la permission de vous écrire et pouvoir obtenir une réponse car celle-ci est fraudée avec le papier et le crayon.

Courage, mes chers que j'aime tant, je retournerai bientôt vous embrasser tous et vous chérir mieux.

Hubert.

23 mai 1944. Alors que depuis plus de deux mois, il espère retrouver enfin les siens, Hubert apprend qu'il est inscrit sur la liste des déportés pour Buchenwald... la route de l'enfer continue, et ne fait même que commencer... Il fait partie du deuxième des quatre grands convois, après celui du 8 mai, et avant ceux du 19 juin et du 10 août 1944.

Pour chacun de ces convois, on peut dire qu'il s'est agi d'un véritable ramassage d'opposants au Reich déjà concentrés dans les différentes prisons du pays, Bredonck, Saint-Gilles, Citadelle de Huy, ...

Dans *Dora, 1943-1945*, Brigitte d'Hainaut et Christine Somerhausen décrivent avec l'aide de témoignages émouvants, l'enfer de Buchenwald et de Dora-Mittelbau, annexe du camp de concentration et usine souterraine de la mort.

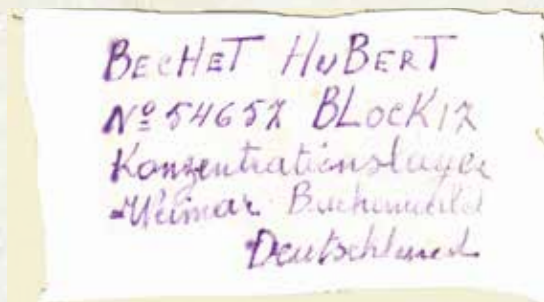
Avec cette publication, il s'agit de donner une nouvelle actualité aux vécus de ces hommes, faire en sorte que le sacrifice de ceux qui sont restés là-bas ne soit jamais vain, maintenir vivace le souvenir de ceux qui y sont morts pour leurs idéaux, faire ressortir les souffrances qu'ont endurées tous ceux qui ont combattu les armes à la main

dans des réseaux de renseignements alliés ou dans les organisations clandestines d'évasion, de presse ou d'entraide. C'est à cette attitude qu'ils doivent le titre honorifique de Prisonnier politique qu'ils portent avec fierté.

Il était urgent de recueillir tous ces témoignages car beaucoup de ceux qui ont vécu cette dramatique expérience ont malheureusement disparu aux cours des dernières années. Or, rien ne peut remplacer la valeur dissuasive de leurs récits empreints tout à la fois de retenue, de violence et de douleur. Il fallait empêcher la perte de mémoire et arracher à l'oubli ou à la méconnaissance de la jeune génération le récit de ces expériences, pour clamer encore et toujours Plus jamais ça !.

Hubert Bechet fait partie de ces témoins. Il s'est éteint le 21 septembre 1998 à près de 87 ans. Les documents et traces retrouvés permettent de reconstituer une sorte de puzzle, plus ou moins identiques de ses centaines de « compagnons » de l'enfer concentrationnaire.

On a pu estimer à 60 000 environ le nombre total de détenus passés par le camp de concentration de Dora-Mittelbau, annexe de Buchenwald. Parmi eux se trouvèrent 2 184 belges, dont Hubert.



C'est en 1944 que les belges affluèrent ; quatre groupes s'y virent expédiés après quelques semaines de détention à Buchenwald. Il s'agissait d'une partie des quatre convois déjà évoqués. Dès leur arrivée, un numéro matricule, qui tenait lieu d'identité, fut attribué à chaque prisonnier. En général, les déportés d'un même convoi étaient immatriculés dans la même série de numéros. Ainsi les convois cités plus haut furent immatriculés respectivement dans les séries 48 000 et 49 000, 54 000, 60 000, 75 000 et 76 000. Hubert portait le numéro 54 657 (sur les 688 déportés du convoi du 23 mai).

En général, les Belges détenus à Dora-Mittelbau étaient généralement des hommes jeunes, qui avaient entre 20 et 40 ans. L'âge fut certainement un critère de sélection car dont les besoins en main d'œuvre étaient énormes.

Un grand nombre des détenus se trouvaient en camp de concentration parce qu'ils avaient été arrêtés pour des actes de résistance, mais il y avait aussi des détenus de droit commun, des juifs et des Tziganes, quelques personnes considérées comme communistes, d'autres encore arrêtées pour des motifs divers.

En raison de ses terribles conditions de vie, le camp de Dora avait, à Buchenwald, une sinistre réputation d'enfer, que confirme, hélas, les statistiques de mortalité. On estime à 20 000, sur une population totale de 60 000 détenus, le nombre de ceux qui moururent sur place ou à la suite de l'évacuation du camp. Pour les Belges, le taux de mortalité est plus élevé que la moyenne (55 %).

Tous les déportés à Dora vécurent les affres d'une plongée soudaine dans un univers de cauchemar. Leur découverte du camp fut cependant fort différente selon l'époque à laquelle ils arrivèrent.

Revenons sur l'arrivée des convois au camp de concentration. Dans *Vingtième siècle*, revue d'histoire, en avril-juin 1997, sous le titre *Commémoration. Témoignage d'un déporté*, le témoignage de Georges Petit est particulièrement émouvant et éclairant. *Mon premier souvenir, et le plus marquant par la rupture qu'il s'établissait avec ma vie d'homme civilisé, est celui de mon arrivée à Buchenwald le 22 janvier 1944. Après cinq jours passés dans un wagon où certains*

devenaient fous, où d'autres mouraient, les portes brusquement ouvertes, saoulés de coups et de cris par les SS, sans rien à quoi nous raccrocher, nous avons été précipités du wagon sur le ballast dans un état de dénuement radical. Puis notre troupe, toujours sous le hurlement des SS, a pris le chemin du camp. La peur me tenaillait, mais d'une manière très différente de celle que j'avais connue lorsque j'étais aux mains de la Gestapo. Cet horrible sentiment s'attachait alors à ce qu'il faut bien appeler une relation entre personnes, une relation dans laquelle je pouvais encore mentir, calculer dans une certaine mesure la portée de mes paroles, dans lesquelles je pouvais deviner les ignorances de mon tortionnaire et en tirer parti tandis qu'ici, perdu dans la troupe hébétée de centaines de compagnons, je sentais la terreur s'abattre aveugle, sourde et sans question. Aucune information n'était attendue en échange des coups reçus. Cherchant à lire la haine dans le regard des SS, j'y trouvais le vide et l'indifférence propres aux travailleurs disciplinés. Pourquoi ces hommes criaient-ils et frappaient-ils ? Sans réponse à cette question, ma peur devenait incroyabilité. Tant de folie n'était pas pensable. Je n'ai trouvé de mots pour décrire l'absurde de la situation que deux ou trois ans plus tard à une représentation d'Ubu Roi. Jarry n'avait jamais eu de spectateur plus compréhensif ! Mais ce 22 janvier, je n'étais pas au théâtre, j'étais une victime bien réelle et cependant tout aussi réellement un spectateur, un spectateur ahuri par l'enchantement du grotesque au terrifiant.

De la gare à la porte du camp, la route était agrémentée de pancartes édifiantes en bois sculpté et peint que l'on aurait cru achetées par quelque SS bien-pensant dans une boutique pour touristes. Arrivés au camp, nous avons été tondu, lavés et désinfectés avant de subir le discours d'un kapo, apparemment très soucieux de notre santé, qui nous exhorta, sous la menace de sa matraque, à respecter une hygiène rigoureuse et en particulier à ne pas troller sur nous la moindre vermine. Nous avons alors été conduits à la porte d'un block où nous avons été attendu deux heures dans une boue glaciale. Quand nous avons finalement pu entrer, des myriades de puces nous ont assaillis et

nous ont dévorés le restant de la nuit. Notre vie de concentrationnaire commençait ainsi sous le signe du non-sens et d'une manie organisationnelle ridicule contre laquelle on ne pouvait se défendre qu'en considérant son irrémédiable stupidité. A Buchenwald, je n'ai pas eu l'occasion de manifester d'autre acte de résistance que ce patient combat contre les puces, puis, à la fin, contre les poux. Je n'ai pas participé à la libération du camp, j'ai simplement défendu ma peau au jour le jour, avec égoïsme parfois mais sans jamais oublier les limites que m'imposait la conviction intime d'être du côté de la justice et du bon sens, du côté des hommes.

Quant aux déportés de l'été 44, comme Hubert, ceux des grands convois, ressentirent différemment leur arrivée. Ils débarquaient au camp épuisés au terme d'un voyage de plusieurs jours pendant lequel ils étaient restés entassés parfois à plus de cent dans des wagons à bestiaux.

Nous étions à tel point comprimés qu'il n'y avait pas moyen de s'asseoir tous à la fois. Quand on parvenait à s'accroupir, on sentait tomber goutte à goutte la sueur chaude de celui qui restait debout, derrière nous.

L'air vint rapidement à manquer. Des hommes s'effondrèrent. Tout le monde criait. On essaya de s'organiser pour que chacun puisse, à son tour, près des parois, appuyer un peu ses lèvres aux ferrures rafraîchissantes des cloisons et respirer l'air qui filait entre les fentes de celle-ci.

La dysenterie régnait, l'unique tinette déborda vite, éclaboussant ceux qui se trouvaient à proximité.

La chaleur et la soif nous torturaient ; la sueur avait mouillé la paille jetée sur le sol des wagons, la transformant en fumier qui sentait l'urine et l'excrément.

Ce fut un voyage lugubre, mais banal en somme puisque son histoire fut celle des autres convois partis vers les mêmes destinations.

L'angoisse était telle qu'un rescapé affirme, par exemple : le transport en partance, le 23 mai 1944 (celui de Hubert) s'appelait Transportbereitschaft C (transport préparé...) pour ne pas donner le nom du camp où on les envoyait...

Wagon de déportation



Vivre la guerre 1944-1945

16 juillet 1944.

Cela fait deux mois déjà que Hubert est prisonnier à Buchenwald. Il a été transféré à Dora. En date du 16 juillet, il a l'autorisation d'écrire à son épouse, pour la deuxième fois. Cependant, sa lettre est traduite en allemand et les contenus de celles-ci sont édulcorés et « adoucis » par les autorités allemandes du camp.

Cependant, les conditions de vie sont loin d'être celles qu'il doit expliquer dans sa lettre...

Dans *Dora 1943-1945*, Brigitte d'Hainaut et Christine Somerhausen décrivent les conditions de vie quotidiennes...

Dans un premier temps, les baraques ne contenaient pas de lits et les prisonniers furent obligés de dormir à même le sol. Par la suite ils eurent des châlits, (sortes d'immenses clapiers composés de trois ou quatre plate-forme superposées garnies de maigres paillasses, remplies d'un peu de paille de bois et beaucoup de puces). Les minces couvertures qui étaient distribuées n'étaient pas toujours en nombre suffisant : Il fallait parfois se battre pour en obtenir une et il s'agissait de ne plus la lâcher, de l'emporter toujours avec soi et même de ne pas se promener seul avec sa couverture.


Les déportés étaient habillés soit de vêtements civils ou militaires sur lesquels figuraient une marque signalétique, soit de pyjamas aux rayures verticales alternativement bleues et blanches, trop peu épais pour protéger du froid et de la pluie. (...) Les pieds étaient le plus fréquemment chaussés d'une paire de claquettes, simples semelles de bois à l'extrémité desquelles était fixée une bande de toile (...). De temps à autre, les vêtements étaient désinfectés ; après d'interminables heures d'attente, les prisonniers se voyaient redistribuer leurs effets au sortir même de l'étuve, trempés et fumants..., quand ils les retrouvaient et que ceux-ci n'étaient pas complètement déchirés.

Quant à la nourriture... *Les rations étaient approximativement les suivantes : le matin, ersatz de café, 300 grammes de pain, un pain de 1 kg 200 pour 3 ou détenus, mais qu'il fallut plus tard partager à 6, 8, et 10 vers la fin, ce qui ne faisait plus que 120 grammes ; parfois il y avait aussi une petite ration de margarine ; le midi, une louche de soupe qualifiée d'eu de vaisselle était distribuée et, le soir, on recevait un bol du jus avec lequel on mangeait le restant du*

pain.

De temps en temps, la Croix-Rouge internationale procéda à des envois massifs de colis dans les camps mais ceux-ci n'arrivèrent que très rarement à leurs destinataires, soit qu'ils aient été détournés par les SS, soit qu'ils aient été pillés par les responsables de la hiérarchie supérieure du camp. Ainsi, en date du 4 décembre 1944, Hubert reçoit enfin son deuxième colis...

101



COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
AGENCE CENTRALE DES PRISONNIERS DE GUERRE

Rappeler dans la réponse :
Service Belge GENÈVE, 1.2.45
RBeOC. 50/7

Chèques postaux 1.557
Téléphone 42305
Télex "INTERCROIXROUGE"

M 1031


CROIX-ROUGE DE BELGIQUE
Aide aux Prisonniers et
Internés Belges
1, Chemin de Mornex
L A U S A N N E
Suisse

Concerne:
BECHET Hubert

Date de réception du colis:
4.12.44

LE COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE a l'honneur de vous informer que l'intéressé, déporté en Allemagne, a reçu un colis par son intermédiaire et en a accusé réception à la date mentionnée ci-dessus.

Bruxelles. Bechet
Clavier Section
(prov. de Liège)



1944-1945 Vivre la guerre

11 avril 1945.

La veille, des avions de reconnaissance américains survolent le camp. Le Commandant du camp, Pister, ordonne l'évacuation générale, qui doit d'abord commencer par celle des prisonniers de guerre soviétique. 5 000 hommes s'ébranlent en colonnes et quittent le camp. La troisième Armée américaine est proche, entre Weimar et Erfurt. La nuit du 10 au 11 avril est des plus tendue parmi les déportés. Tout est possible de la part des nazis. Les SS sont de plus en plus nerveux.

Le 11 avril, le comité militaire clandestin décrète que l'alerte est au niveau 2. Les armes clandestines sont sorties de leurs caches et distribuées. La tension monte d'heure en heure. Une nouvelle alerte américaine se produit à 11 h 45. À 14 h 30, la défense SS est vaincue, tandis que, à 16 heures, une Jeep pénètre dans le camp. Le drapeau de la liberté flotte déjà, et les déportés ont fait 200 prisonniers.

21.000 prisonniers sont sauvés.

Le 12 avril, le Comité international diffuse à la radio de la Tour du camp un com-

muniqué faisant appel à la discipline et à l'unité politique : *Le camp de concentration de Buchenwald connaît des heures historiques. Nous connaissons les événements d'hier et d'aujourd'hui. Avec l'aide de nos amis des Armées alliées, les bandes de brigands fascistes ont été chassés. Nous sommes libres... Mais cette liberté est celle de combattants disciplinés. Nous sommes redevenus libres de reprendre notre place contre la tyrannie hitlérienne ! Chaque heure historique a besoin de propagande historique. Nous inaugurons aujourd'hui le service radiophonique de la Commission d'Information du Comité du Camp. Camarades, notre travail doit servir à la lutte antifasciste, doit servir le front international antifasciste. (...) Cependant, nous ne voulons pas mettre debout un froid travail de bureau, de tapis vert ; nous voulons faire une œuvre vivante en liaison avec toutes les nations représentées dans le camp. (...) Camarades... nous commençons. VIVE LA LIBERTE VIVE LA LUTTE ANTIFASCISTE.*

Pendant ce temps, Hubert, après avoir retrouvé quelques forces, adresse une lettre à son épouse, en date du 22 avril...

Buchenwald, le 22 avril 1945.

Ma chère Jeanne,

J'ai déjà écrit deux fois et je croyais ne plus écrire, car on parle constamment du rapatriement mais je crois qu'on nous raconte beaucoup de bobards. J'attends, ma chère Jeanne, et avec grande impatience, mais tranquillise-toi je suis en bonne santé, je me porte très bien maintenant je mange très bien nous avons toujours trop. Les jours qui suivaient la libération, j'ai eu 3 jours de diarrhée et l'estomac malade mais c'était dû au changement de nourriture, c'était subitement trop de graisse.

Il paraît que des camions sont quittés Bruxelles en destination de Buchenwald pour notre retour et nous attendons. Demain, on doit nous rendre nos effets s'ils sont toujours là, car les boches nous avaient enlevé tout, portefeuilles, alliance, vêtements, etc ; ce que je voudrais surtout en retour, c'est mon alliance, la nôtre. En attendant, je ne suis pas mal, à huit dans une chambre des boches avec, Lapaille, Meunier de Ciney et d'autres camarades socialistes.

Aujourd'hui dimanche beaucoup de Français sont parti sur camions américains mais ils ne vont que jusqu'à Eisenach, donc je préfère attendre et être de retour jusqu'à chez nous. J'ai reçu aujourd'hui une carte d'identité provisoire qui servira de passeport pour notre voyage. Enfin, je pense qu'on s'occupe de nous.

Le temps semble très long ma chérie, car j'ai hâte de te revoir, d'embrasser enfin notre fifi les miens qui me sont chers. Je pense constamment à ce retour à ce moment qui va nous réunir tous ensemble pour toujours. Je dois te dire que je ferai mon possible pour te prévenir à Clavier de mon arrivée en Belgique soit à Bruxelles ou à Liège, je ne sais pas, car je rentrerai à Poulseur. Il est préférable que Jeanine y soit dès maintenant, tu pourras ainsi te déplacer aussitôt que je te préviendrai dès mon arrivée en Belgique.

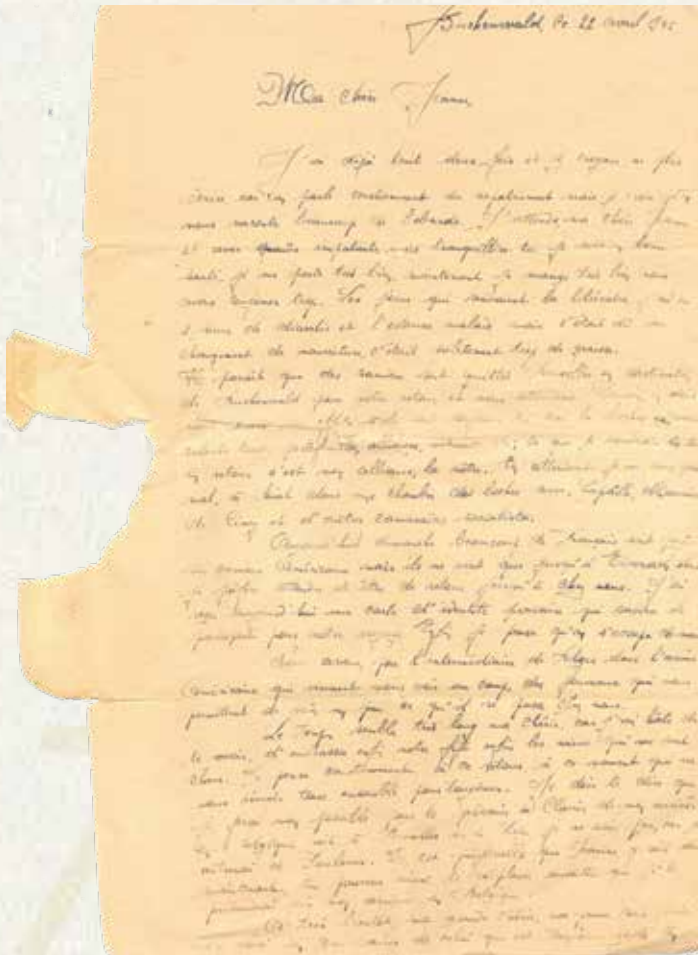


16 avril 1945, 5 jours après la libération du camp de Buchenwald

Vivre la guerre 1944-1945

À très bientôt, ma grande chérie, nos peines sont finies et voici un gros baiser de celui qui est toujours resté là.

Photo d'un groupe de prisonniers, dont Hubert Bechet, prise à Buchenwald quelques semaines après la libération du camp (Photo Algoet)



Un survivant russe libéré le 14 avril 1945 par les Américains à Buchenwald identifie un garde SS



Contraints par le commandement américain, les habitants de Weimar visitent le camp de Buchenwald

Photographie d'habitants de Weimar devant un chariot avec des corps de déportés © AFBK

Le Serment de Buchenwald

Nous, les détenus de Buchenwald, nous sommes venus aujourd'hui pour honorer les 51000 (NDLR : en fait 56000) prisonniers assassinés à Buchenwald et dans les kommandos extérieurs par les brutes nazies et leurs complices.

51000 des nôtres ont été fusillés, pendus, écrasés, frappés à mort, étouffés, noyés, emprisonnés et tués par piqûres.

51.000 pères, frères, fils, sont morts d'une mort pleine de souffrances, parce qu'ils ont lutté contre le régime des assassins fascistes.

51.000 mères, épouses, et des centaines de milliers d'enfants accusent.

Nous, qui sommes restés en vie et qui sommes des témoins de la bestialité nazie, avons regardé, avec une rage impuissante, la mort de nos camarades. Si quelque chose nous a aidés à survivre, c'était l'idée que le jour de la justice arriverait. Aujourd'hui, nous sommes libres.

Nous remercions les Armées alliées, les Américains, les Anglais, les Soviétiques et toutes les armées de libération qui luttent pour la paix et la vie du monde entier.

Nous rendons hommage au grand ami des antifascistes de tous les pays, à l'organisateur et l'initiateur de la lutte pour un monde nouveau, que fut F.D. Roosevelt. Honneur à son souvenir.

Nous, ceux de Buchenwald, Russes, Français, Polonais, Slovaques, Allemands, Espagnols, Italiens, Autrichiens, Belges, Hollandais, Luxembourgeois, Roumains, Yougoslaves et Hongrois, nous avons lutté pour notre libération.

Une pensée nous anime : notre cause est juste. La victoire sera nôtre.

Nous avons mené, en beaucoup de langues, la même lutte dure et impitoyable. Cette lutte exigeait beaucoup de victimes et elle n'est pas encore terminée. Les drapeaux flottent encore et les assassins de nos camarades sont encore en vie. Nos tortionnaires sadiques sont encore en liberté. C'est pour cela que nous jurons, sur ce lieu de crimes fascistes, devant le monde entier, que nous abandonnerons seulement la lutte quand le dernier des responsables sera condamné devant le Tribunal de toutes les Nations.

L'écrasement définitif du nazisme est notre tâche. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté.

Nous le devons à nos camarades tués et à leurs familles. Levez vos mains et jurez, pour démontrer que vous êtes prêts à la lutte.

Pour affirmer votre volonté de continuer le combat jusqu'à ce que le dernier criminel fasciste soit passé en jugement, levez la main et répétez avec moi : Nous le jurons.

21000 hommes levèrent la main et crièrent Nous le jurons.



Clavier, le retour d'Hubert Bechet, fin mai 1945

Le retour...

Dans *De mémoire vive*, Paul Brusson raconte son retour parmi les siens... Petit à petit, une folle angoisse me submerge et ne me quitte plus : vais-je retrouver mes parents sains et saufs ? Je n'ai pas reçu de réponse à ma lettre de début mai ! Dans quel état sont Sclessin, mon habitation, l'école ? Que sont devenus mes amis, mes voisins ? Les familles de mes camarades morts en captivité sont-elles prévenues ou vais-je devoir les confronter à l'affreuse vérité... ?

Environ 50 à 60 personnes sont là qui m'attendent. Sitôt descendu du camion, je tombe en larmes dans les bras de ma mère et de mon père. J'ai peine à réaliser le bonheur que ce moment me procure tant il me paraît absolu et irréel. (...) Je suis emporté dans ce tourbillon extraordinaire et j'ai fort à faire pour répondre à cette multitude qui me témoigne tant de marques de sympathie et qui m'accompagne même à l'intérieur de ma maison. (...) A mon profond soulagement, je n'ai pas à parler du sort funeste des amis aux familles concernées. Toutefois, dans les jours qui suivront, je leur raconterai les principaux événements de notre vie là-bas mais en omettant les détails les plus tristes, les plus morbides...

A peu près en même temps, Hubert revient chez lui aussi... plus de 18 mois après son arrestation. A Clavier, c'est la joie aussi de retrouver « son » prisonnier... Il a tant à raconter. Mais que dire ? Comment expliquer ? Comment le croire ? Un autre chemin est à tracer désormais, celui de la transmission de la mémoire... pour que celle-ci demeure.

1945 Lire entre les lignes

Vendredi 27 avril.

**BRADLEY et KONIEV
se sont REJOINTS à TORGAU**

A LONDRES.
M. Churchill a déclaré : « Après un effort et une marche et des victoires sur terre, par mer et sur l'eau de l'échelle de bataille, les armées des grands alliés ont traversé l'Allemagne et se sont unies les mains.
« Il leur reste maintenant à démanteler tout ce qui subsiste de la machine militaire allemande, à extirper la puissance nazie et l'assujettissement de Reich à Hitler.
« Des temps considérables sont nécessaires pour atteindre ces buts et nous nous jugeons dans une remarquable aisance et sérénité à la

INGOLSTADT et CONSTANCE sont prises
Goering s'enfuit,
tandis que Mussolini et Graziani sont capturés

dimanche 29 avril.

MUSSOLINI est fusillé

**IL N'Y AURA PAS DE PAIX
SEPARÉE EN EUROPE**
L'offre de paix présentée par Himmler aux gouvernements anglais et américains ne satisfait pas aux conditions essentielles des grands alliés, selon lesquelles la reddition inconditionnelle du Reich ne serait acceptée que le jour où elle leur serait soumise collectivement. C'est ce principe qui a été adopté par Churchill dans

Patton et Tolboukine se sont rejoints en Autriche
MUNICH EST OCCUPEE

lundi 30 avril.

**L'étendard de la Victoire
flotte sur le Reichstag**

HIMMLER A FLECHI
Un speaker américain a annoncé, par la voie de radio Stockholm, qu'une nouvelle offre de capitulation a été transmise par Himmler, tant à la Russie qu'aux deux puissances de l'Ouest.
Le commentateur a affirmé que cette nouvelle offre sera rejetée par le comité Britannique. Celui-ci a reproché à Himmler à Anvers, près de la frontière germano-danoise.
A Stockholm, chacun exprime la conviction que mardi sera un grand jour et que l'acceptation des alliés aura lieu avant la fin de la semaine.

Moravska-Ostrava est prise

mai 45.

mardi 1.

**HITLER EST MORT
A BERLIN**

**HITLER A ETE TUE DANS
BERLIN, A SON POSTE
DE COMMANDEMENT**
Mardi soir, la communication suivante a été lue au peuple allemand :
« On annonce du G. G. du Führer que notre Führer, Adolf Hitler, est tombé cet après-midi à son poste de commandement à la chancellerie du Reich, luttant jusqu'à son dernier souffle contre le bolchevisme et pour l'Allemagne.
Le 30 avril, le Führer avait désigné pour être son successeur le grand amiral Doenitz.
Notre nouveau Führer va parler au peuple allemand ».
L'amiral Doenitz a ensuite pris la

**LE JUTLAND
EST ISOLÉ DU REICH**
L'amiral Doenitz

Visuel tiré des cahiers de Jean Boets

aux mains de ses ennemis, le Führer se suicide. Trois jours auparavant, Mussolini, qui était redevenu maître d'une éphémère République fasciste de Salo en Italie du Nord, a été arrêté et abattu par un groupe de partisans.

Dans le testament rédigé avant son suicide, Hitler a annoncé que son sacrifice et celui de ses soldats ne seraient pas vains mais qu'ils serviraient au contraire à préparer « une seconde naissance triomphante du national-socialisme » ...

Un nouveau Führer est choisi : le grand-amiral Dönitz, lequel essaie d'abord de négocier un arrêt des combats sur le front occidental. Devant le refus d'Eisenhower, Dönitz se résout à la capitulation générale sur tous les fronts. Celle-ci est signée à Reims le 7 mai et à Berlin le 8 mai 1945. Partout la joie éclate même si, dès le 13 mai, Churchill annonce dans un discours radiodiffusé qu'« il serait peu utile de punir les hitlériens si des gouvernements totalitaires ou politiciens les remplaçaient ».

La reddition des forces allemandes en Italie et la bataille de Berlin sont les deux grands épisodes de la fin du régime hitlérien. Après l'exécution de Mussolini et le suicide de Hitler, les régimes fascistes et nazi, identifiés à leurs créateurs, s'effondrent et disparaissent. Le soir du 30 avril 1945, à 22 heures, le drapeau soviétique flotte sur le Reichstag. Il annonce la fin de la guerre en Europe et... Le début de la guerre froide.

Commandants du 8^e Corps de chars de la Garde à Berlin devant le Reichstag



Lire entre les titres...

En avril et mai 1945, les titres des journaux évoquent au quotidien la décomposition de l'Allemagne nazie et l'étau qui se resserre sur Berlin.

Lisons entre les titres...

Refusant de se replier dans son refuge de Berchtesgaden, en Bavière, Hitler s'est laissé enfermer dans son bunker,

désormais encerclé par les divisions soviétiques. Retranché dans son bunker souterrain à la chancellerie, le dictateur a laissé au maréchal Keitel et au général Jodl l'impossible mission de dégager la capitale du Reich par une contre-offensive extérieure. Le 30 avril, alors que Berlin, est presque entièrement aux mains des Soviétiques, craignant de tomber vivant

1944-1945 Lire entre les lignes

Le journal *Stars and Stripes*



Stars and Stripes Map by Brown
Striking west from solid front (shaded area) in eastern Germany, Soviet spearhead was reported 35 miles from Berlin at Oder River above Kuestrin. Two other Russian thrusts to Frankfurt and Stettin reached Oder, where Germans were believed to have defense line.

Frappant vers l'ouest à partir d'un front solide (shaded area) dans l'est de l'Allemagne, le fer de lance soviétique a été signalé à 35 miles de Berlin à Oder River au-dessus de Kuestrin. Deux autres poussées russes vers Francfort et Stettin atteignirent Oder, où les Allemands pensaient avoir une ligne de défense

Paru pour la première fois en 1861 au cours de la guerre civile de Sécession, *The Stars and Stripes* est le journal officiel des forces armées américaines. Lors de la Seconde Guerre mondiale, il est administré depuis Londres par le Bureau d'Information de guerre et est diffusé auprès des soldats américains directement sur un lieu où ils sont basés. Il a pour but de les tenir informés de l'actualité sur les différents fronts, mais également de celle des Etats-Unis.

Jusqu'en 1942, il n'est édité qu'à l'occasion des conflits majeurs auxquels les États-Unis prennent part. On doit sa réapparition, le 18 avril 1942, à un petit groupe de soldats américains stationnés à Londres. A cette occasion, le journal publie un entretien avec le Général Marshall dans lequel il assure de l'entière indépendance du journal dont la publication devient désormais régulière.

Bien que recevant des subventions du Department of War (DOW), le journal jouit d'une totale indépendance éditoriale dans le cadre des droits prévus par la Constitution américaine et le premier amendement : les points de vue qui s'y expriment ne sont

pas ceux du DOW et l'information n'est pas censurée. En retour, le journal a l'obligation de progresser en information la plus objective possible et de permettre l'expression des points divergents.

Publié de façon hebdomadaire au format quatre-pages au moment de sa reparation, *The Stars and Stripes* devient rapidement un quotidien de douze pages grâce à sa popularité croissante. Son tirage augmente à mesure que se déploient les armées américaines pour dépasser le million d'exemplaires quotidiens à la fin de la guerre. Entre 1942 et 1945, le journal est ainsi diffusé sur les théâtres d'opérations en Europe, mais aussi en Afrique. Le mois d'octobre 1945 voit également la publication de *The Pacific Stars and Stripes*, diffusé depuis Hawaï.

Le journal doit son succès au fait qu'il présente toutes les caractéristiques d'un journal local américain et permet aux soldats de maintenir le contact avec leur environnement culturel d'origine. Il exerce aussi une influence positive sur le moral des troupes et contribue ainsi aux succès des forces armées américaines.

Dans *Les cahiers de Jean Boets*, source remarquable de documentation dans le cadre de l'opération *La Province de Liège se souvient*, bon nombre d'articles et de photographies sont tirés de ce journal, notamment au sujet de la Bataille des Ardennes ou de la libération des camps.

Politique et propagande en temps de guerre

Apparue lors de la révolution française comme outil de mobilisation de la *nation en armes*, la propagande politique tend à s'institutionnaliser et à faire appel à des techniques psycho-sociologiques à l'occasion de la Grande guerre, de la révolution bolchevique de 1917 et de la guerre civile en Russie. Au cours du second conflit mondial, la

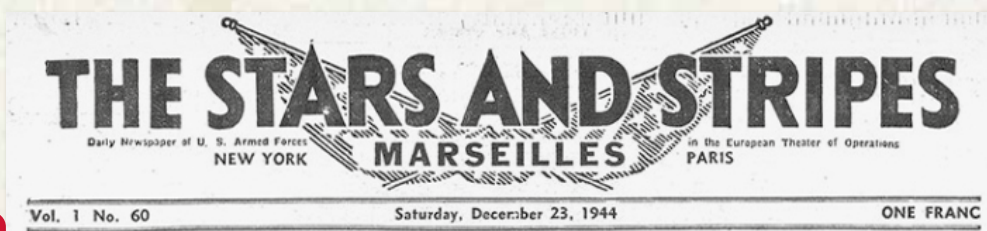
propagande devient un facteur primordial de gouvernement dans la stratégie développée par l'ensemble des acteurs, tant du côté de l'Axe que du côté des Alliés. Les figures symboliques y jouent un rôle exceptionnel, avec le « V » de « Victory » auquel les Allemands opposent leur « V » de « Viktoria ».

Les techniques modernes, le cinéma et la radio, saluée et promue dans tous les camps comme une arme de guerre essentielle. Les vecteurs traditionnels de la propagande, affiches, tracts, graffitis, journaux officiels ou clandestins, dessins, brochures, continuent de mobiliser l'opinion publique, de l'informer ou de la désinformer, malgré l'omniprésence de la *guerre des ondes* à laquelle se livrent les belligérants.

La Seconde Guerre mondiale voit l'exploitation systématique des potentialités de la propagande de masse, en usant des techniques mises au point durant l'*entre-deux-guerres*, sans pour autant répudier les supports plus traditionnels de la communication. La guerre 1939-1945 fut en effet un conflit profondément idéologique. Parce que les vieilles préoccupations nationalistes furent partiellement évincées par les enjeux politiques nouvellement apparus durant la période 1919-1939, la démocratie parlementaire, le fascisme, le communisme. Parce que la propagande releva aussi des techniques de persuasion que celles, plus traditionnelles, de la censure.

Le développement d'une conception plus active de la propagande est lié à l'émergence historique des masses sur la scène politique, et ce tant au niveau européen et américain (l'exemple de *Stars and Stripes*) qu'au niveau mondial ; la Seconde Guerre mondiale a internationalisé le combat des armes et des idées.

All Roads lead to Berlin (Tous les chemins mènent à Berlin)



Visiter le XX^e siècle

Acte 3 : le tournant de la guerre

Préparatifs et stratégies

L'attaque sur Pearl Harbor a réveillé le géant américain. Mais la guerre qui s'annonce désormais est à sa mesure avec deux fronts immenses, soit les deux plus vastes océans de la planète à maîtriser à l'époque où la guerre doit d'abord se gagner sur mer. La logistique est plus que jamais la reine des batailles. Mieux que quiconque, les États-Unis sauront gagner cette bataille d'un nouveau genre dont les maîtres mots sont planification et production. Une mobilisation sans précédent s'ensuit. C'est le *Victory Program*, énorme machine qui se met en marche avec l'intervention de l'État (au Canada également) qui planifie et finance. Cette mobilisation unique dans l'Histoire concerne chaque Américain.e. On accepte un rationnement dont les Japonais croyaient l'opulente Amérique incapable.

Les nazis et les Japonais sont passés dans maître dans l'art de la propagande ? Les Américains font mieux, comme l'explique Owen Latimore, au Congrès des écrivains à Los Angeles en 1943 : *Nous avons été contraints de recourir à la guerre de propagande comme nous avons été plongés de force dans la guerre de façon générale lorsque nous avons été surpris à Pearl Harbor. La guerre de propagande nous a été imposée par des ennemis sans scrupules et efficaces qui utilisent la propagande avec beaucoup d'habileté. L'OWI (Office of War information) est créé en juin 1942 et envahit tous les secteurs de la communication, journaux et revues (comme le journal Stars and Stripes) livres, affiches, radio, cinéma... La guerre psychologique est un front comme un autre et il faut la gagner comme les autres.*

Dans une allocution radiodiffusée prononcée le 3 septembre 1942, Roosevelt s'explique : *Il faut que nous poussions l'offensive contre toutes les formes du mal. Il faut que nous travaillions et combattions*

pour garantir à nos enfants la maîtrise et la paisible jouissance de leurs droits imprescriptibles à la liberté de parole, à la liberté de conscience, à la libération de la misère, à la libération de la crainte. C'est seulement en ces termes hardis que la guerre totale peut se terminer par une victoire totale.

Sur les buts et objectifs de guerre, il est entendu que l'adversaire à abattre en priorité est l'Allemagne nazie, mais les discussions entre Américains et Britanniques ne sont pas si simples, et encore moins celles entre Américains et Russes qui réclament de plus en plus l'ouverture d'un second front. Lors de la conférence de Téhéran, du 28 novembre au 1^{er} décembre 1943, Churchill, Roosevelt et Staline, concrétiseront enfin la Grande Alliance, même si, lors de cette rencontre au sommet, l'on évite de parler des moyens de gagner la paix...

La situation

A peine plus de deux années ont suffi aux dictatures pour se tailler, en Europe comme en Asie, d'immenses empires.

En Asie, le Japon, victorieux des occidentaux dans les colonies européennes, prend des allures de libérateur et laisse entrevoir l'indépendance aux peuples de l'Est asiatique. Il encourage les mouvements nationalistes. Cependant, les gouvernements et les parlements locaux sont placés sous contrôle, comme en Birmanie, ou sous administration militaire, les ressortissants chinois arrêtés, déportés, massacrés. Le japonais est imposé comme langue officielle aux Philippines, en Malaisie et en Indonésie.

En Europe, différents statuts sont imposés aux États conquis par l'Allemagne, qui dépendent de la hiérarchie raciale sous-tendue par l'idéologie nazie. Ainsi, si certains se voient annexés (protectorat de Bohême-Moravie, Alsace-Lorraine), d'autres ont un double statut, à la fois partie du Grand Reich et territoire

administré, d'autres encore restent indépendants mais sont placés sous l'administration directe des nazis, comme en Norvège et en Belgique. La France connaît l'ensemble de ces statuts, coupée en deux par une ligne de démarcation, au nord, la zone occupée par les nazis, au sud, la zone libre gouvernée par le régime de Vichy. La collaboration est recherchée avec les autorités locales ou imposée par l'occupant. Elle s'appuie sur des réseaux fascistes et nationalistes d'avant-guerre, avec Vidkun Quisling en Norvège, Léon Degrelle en Belgique ou Anton Mussert aux Pays-Bas. C'est aussi l'exploitation et le pillage économique et la mise en place de systèmes de terreur.

Les fronts

A la fin de l'année 1942, c'est au moment où l'Allemagne, l'Italie et le Japon ont atteint le zénith de leur puissance expansive que leurs forces subissent en Russie, en Afrique et dans le Pacifique, des coups d'arrêt qui deviendront décisifs. Examinons la situation sur les trois fronts...

La guerre du Pacifique

Au printemps 1942, le Japon est maître de tout le Sud-Est asiatique et d'une grande partie de l'océan pacifique. Le coup d'arrêt au raz de marée nippon est donné par deux grandes batailles, celle de la mer de Corail en mai et celle, décisive, de Midway en juin. A partir du mois d'août 1942, les Américains, sous le commandement du général Mac Arthur, commencent à livrer des combats acharnés pour reprendre l'île de Guadalcanal.



Marines débarquant à partir de LCP(L)s sur les plages de Guadalcanal le 7 août 1942

Visiter le XX^e siècle

C'est à partir de 1943 que l'équilibre se rompt définitivement au profit des forces américaines. La production de guerre américaine tourne alors à plein régime, livrant notamment de nouveaux porte-avions lourds devenus l'arme essentielle de la guerre du Pacifique. Avec la stratégie de *sauts de puce* s'élabore en parallèle par laquelle les *Marines* n'ont pas à reconquérir chaque île mais à s'emparer d'une seule dans un archipel et à la transformer en base solide avant de procéder à un nouveau bond en direction du Japon. Ce sont les exemples des îles Salomon, Marshall, Mariannes, Carolines, puis les Philippines et finalement l'archipel japonais lui-même.



24 août 1942, attaque aérienne contre le porte-avion Enterprise au cours de la bataille des Salomon orientales



22 juin 1941, franchissement de la ligne de démarcation germano-soviétique qui séparait le Reich de l'URSS

Le front russe

Au cours de l'hiver 1941-42, l'opération allemande *Barbarossa* a échoué devant la contre-offensive russe qui a dégagé Moscou. La *grande guerre patriotique*, telle qu'on l'a dénommée, que mènent derrière Staline les soldats de l'Armée rouge, d'innombrables partisans et tout un peuple héroïque, ne fait que commencer.

En juin 1942, les armées allemandes, désormais commandées directement par Hitler (de moins en moins d'accord avec ses généraux), reprennent l'offensive en direction du Don, afin de couper les armées soviétiques de leur ravitaillement en matériel allié. Dans un premier temps, l'offensive réussit : les Allemands atteignent le Caucase sans pouvoir toutefois se rendre maîtres de la zone stratégique pétrolière de Bakou.



1^{er} novembre 1941, Soviétiques sur le front de Leningrad - Photo Vsevolod Tarasevich

Mais c'est devant Stalingrad, sur la Volga, que s'arrête l'offensive allemande. Au terme d'une bataille acharnée, les Allemands capitulent au tout début du mois de février 1943. Une armée de 330 000 hommes est inutilement sacrifiée alors même que Stalingrad ne constituait pas un objectif principal. Surtout, les conséquences psychologiques et politiques de cette première grande défaite allemande vont se révéler incalculables ; pour le monde entier, c'est la fin du mythe de l'invincibilité allemande. Pourtant, en dépit de la perte de 1 500 000 soldats dans cette campagne de Russie, les armées allemandes reprennent l'offensive sur le saillant de Kursk où se déroule la plus grande bataille de chars de la Seconde Guerre mondiale, du 5 juillet au 23 août 1943. Là aussi, la résistance acharnée



21 juin 1943, panzer IV en concentration dans les plaines devant le saillant de Kursk

des Soviétiques, suivie d'une puissante contre-offensive, provoque la défaite des Allemands qui, désormais, vont reculer partout. L'Armée rouge libère Kharkov pendant l'été 1943, reprend Kiev le 6 novembre, puis Odessa et la Crimée et dégage définitivement Leningrad en janvier 1944 avant de reconquérir l'Estonie. Au printemps 1944, à quelques exceptions près, la Russie a entièrement libéré son territoire.

Le front occidental

Dès l'entrée en guerre des États-Unis, Churchill se rend à Washington pour discuter avec Roosevelt d'une stratégie conjointe alliée. Or, l'absence de front terrestre d'envergure implique des débarquements ultérieurs dont le choix divise les Alliés. Les Américains veulent débarquer en France tandis que les Britanniques préconisent une stratégie périphérique, notamment en Afrique du Nord. Dans tous les cas de figures, l'énorme logistique qu'impliquent de telles opérations passe par la maîtrise de l'Atlantique.

À défaut de pouvoir engager à fond une flotte de surface suffisante, l'Allemagne a décidé de mener une guerre sous-marine pour couper les communications de l'Angleterre et porter un coup fatal à la production de guerre américaine. Plus de 10 000 *U-Boote* sont construits durant la guerre et permettent l'attaque des convois par des *meutes*. Jusqu'au début de l'année 1943, ce choix stratégique et tactique réussit pleinement et inflige aux convois alliés d'énormes pertes.

Cependant, la tactique de grands convois protégés eux aussi par des *meutes* d'escorteurs, et même par un porte-avion, l'emploi d'un radar sonore capable de détecter les sous-marins, permettent de lutter avec un succès croissant contre les *U-Boote*. Ainsi, de mai à juillet 1943, les escadres alliées coulent un sous-marin par jour. La bataille de l'Atlantique est gagnée.

Visiter le XX^e siècle

D'autre part, en dépit des demandes insistantes de Staline qui réclame l'ouverture d'un second front en Europe de l'Ouest, c'est finalement la doctrine britannique qui l'emporte avec le choix de la stratégie périphérique en Afrique du Nord. En effet, au début de 1942, la situation y est devenue désespérée après la défaite anglaise de Tobrouk qui avait ouvert à Rommel et aux Allemands la route de l'Égypte et du Canal de Suez. Après une contre-offensive britannique, l'Afrikakorps repart à l'offensive en mai 1942. La résistance des Français libres à Bir Hakeim permet aux Britanniques de battre en retraite vers El-Alamein et d'y préparer la contre-offensive victorieuse d'octobre 1942. En dépit d'une victoire chèrement acquise, elle marque le début du recul définitif des Allemands du Maréchal Rommel. À l'image des victoires de Midway et de Stalingrad, elle s'inscrit dans une année 1942 qui marque un tournant dans le sens de la guerre. Dès lors, l'offensive de Montgomery

visant à libérer la Libye peut commencer. Elle se combine avec le débarquement du 8 novembre 1942 au Maroc et en Algérie (*opération Torch*) sous le commandement du général Eisenhower. Désormais, les Italiens et l'Afrikakorps sont pris en tenaille. La Tunisie est investie dès le mois d'avril 1943. Tunis est pris le 7 mai, et le 12 mai, les troupes de l'Axe capitulent au cap Bon, et y laissent 280 000 prisonniers.



10 juillet 1943, soldats britanniques lors du débarquement en Sicile

Plus tard, du 9 au 13 juillet 1943, le débarquement en Sicile entraîne la chute de Mussolini le 25 juillet dans une Italie de plus en plus hostile au fascisme et à l'allié nazi. Le premier débarquement

en Italie du Sud, le 3 septembre, conduit d'ailleurs l'armée italienne à capituler secrètement le même jour. Les Allemands, sous le commandement du maréchal Kesserling neutralisent aussitôt les forces italiennes et organisent eux-mêmes la défense de la péninsule. C'est une longue guerre retardatrice qui débute, qui dure tout l'hiver 1943-1944 et qui culmine au Monte Cassino de janvier à mai 1944. Les américains entrent dans Rome le 4 juin 1944 mais le Nord de l'Italie, la Plaine du Pô en particulier demeure aux mains des Allemands jusqu'au printemps 1945.



Mai 1944, bataille de Monte Cassino



A l'occasion de son centenaire en 1987, le journal Le Soir a édité un ouvrage, *Le Soir, Un siècle d'actualités*, qui reprend, année par année, les événements importants qui se sont déroulés de 1887 à 1987. Durant la Seconde Guerre mondiale, Le Soir qui paraît n'est pas LE SOIR car l'occupant nazi l'a volé. C'est à la libération que le véritable SOIR reparaît. Ces unes sont donc des pages reconstruites à partir des faits liés aux années de guerre



Rwanda, Massacre des Tutsi, 1994

Bref, le xx^e siècle restera celui de l'épouvante. Il a commencé avec l'éradication des populations arméniennes de l'Empire Ottoman (l'inauguration du génocide moderne) et s'est terminé avec l'extermination des Tutsis du Rwanda et le *nettoyage ethnique* dans l'ex-Yougoslavie. Entre ces deux moments, le monde aura été le témoin des grands massacres de l'ère stalinienne, de l'immense tragédie de la Shoah, de la disparition d'une partie du peuple cambodgien.

La logique génocidaire est une logique totalitaire. Or, le xx^e siècle est le siècle des totalitarismes. Cette idéologie poursuit comme principal objectif la création d'une société homogène fondée sur un peuple uni débarrassé des ferments de la division, les exclus, les stigmatisés, Arméniens, Juifs, bourgeois... D'autre part, les génocidaires mettent à profit les outils de la modernité dans un xx^e siècle de construction et de consolidation des États-nations. Or, c'est dans cette perspective que se situent les régimes génocidaires lorsqu'ils mettent à exécution leur plan d'extermination.

Avec l'époque coloniale et ses massacres de conquête ou de domination, génocides sociétaux, la diffusion du darwinisme social et la classification des races, une Première Guerre mondiale qui *parfait* ce cheminement en inaugurant une *pédagogie* de la violence extrême, la politique du pire du xx^e siècle a été préparée...

Suite dans la *Gazette de guerre* n° 5...

Édité par Madame la Directrice générale provinciale

Place St-Lambert, 1a - 4 000 Liège
Infos : ☎ 00(32)4/279 5129

- 5 numéros en français et en langue allemande
- Rédaction : Alain-Gérard KRUPA,

Directeur scientifique, Direction générale provinciale

- Illustrations, photos et textes : tous droits réservés. © Province de Liège, Musée de la Vie wallonne, Fonds Desarcy
- Mise en page : Marie-Christine François

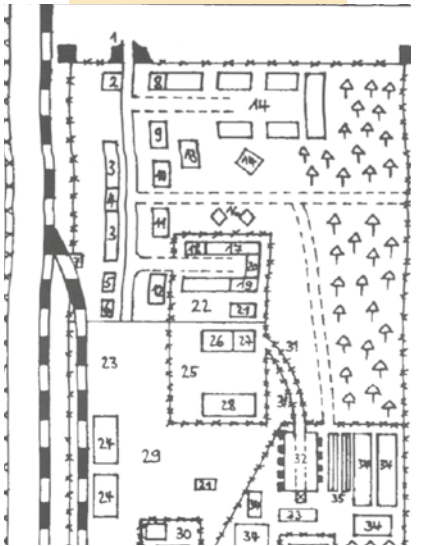


Bergen-Belsen, Officier-médecin SS au milieu des cadavres



Four crématoire.

Plan du terminal d'extermination du camp de Treblinka



(...) qui parfait ce cheminement en inaugurant une *pédagogie* de la violence extrême, la politique du pire du xx^e siècle a été préparée...



Dessin de Plantu, Quelle connerie la guerre !, Paris 2016, p. 154

Xénophobie, antisémitisme et génocide, les politiques du pire

La xénophobie est un ensemble d'attitudes et de comportements individuels et collectifs hostiles à l'étranger, mais avant tout à l'étranger proche, celui que l'on peut rencontrer, celui avec qui une relation peut s'établir. Selon le *Dictionnaire de l'Académie française*, en 1932, être xénophobe signifie être hostile aux étrangers, aux importations étrangères. Dans *xénophobie*, on retrouve les racines grecques *xénos* et *phobos*, c'est-à-dire, l'hôte, lié par des relations réciproques d'accueil (à la fois celui qui reçoit et celui qui est reçu, d'où le sens d'étranger), et la crainte ou la peur.

Même si la fin du XIX^e siècle voit naître la xénophobie de masse, c'est après la Première Guerre mondiale que surgit l'officialisation et la justification de la haine de l'autre. Malgré les progrès de l'internationalisme et du pacifisme, la xénophobie s'accroît dans les démocraties prises dans les affres de la crise de 1929. Par exemple, en France, les violences xénophobes des années 1930, contre les Italiens et les Polonais en particulier, annoncent les mesures du gouvernement de Vichy contre les Juifs. Dans les pays gagnés par le nazisme ou le fascisme, la xénophobie devient une doctrine officielle. Le racisme fait de l'Autre un étranger absolu, irrémédiablement différent. La xénophobie d'État se traduit par des mesures juridiques discriminatoires qui mènent à une mise à l'écart des étrangers ou de ceux qui sont considérés comme tels, par dénaturisations, ségrégations, expulsions et exterminations.

(...) la xénophobie devient une doctrine officielle (...)

Quant à l'antisémitisme, c'est une doctrine d'inspiration raciste dirigée contre les Juifs. Pour bon nombre d'historiens, la civilisation européenne constitue le berceau de l'antisémitisme, le lieu par excellence du rejet de la présence juive. Ainsi, durant de nombreux siècles, sur le continent européen, le juif a incarné l'Autre absolu, celui dont la présence témoigne, à elle seule, de la différence et de l'étrangeté au sein d'un espace culturel dit homogène. L'Europe chrétienne, l'Europe des Lumières, l'Europe des nations, tour à tour, ont récusé la légitimité d'une présence juive.

C'est dans l'Allemagne hitlérienne que, renforcées par des visions nées au XIX^e siècle (théories racialistes et évolutionnistes et colonialistes de peuples considérés comme intrinsèquement inférieurs) ces théories raciales concernant les Juifs comme une race dégénérée devant être éliminée, afin d'instaurer définitivement le règne de la race supérieure des aryens atteignent leur

apogée. Cette situation a engendré inéluctablement la Shoah, l'Holocauste (sacrifice rituel), le massacre et l'extermination des Juifs par les nazis, à l'image d'Auschwitz-Birkenau, devenu symbole du mal dans l'Histoire.

Le 20 janvier 1942, la *Conférence de Wannsee* exprime l'indicible avec la planification de l'extermination systématique des Juifs. C'est la *solution finale*, c'est-à-dire la mise en place, au cœur du système concentrationnaire nazi, d'un ensemble de camps d'extermination (Chelmno, Treblinka, Sobibor, Majdanek, Belzec, Auschwitz-Birkenau). Un État moderne s'applique à anéantir tout un peuple. *L'extermination des Juifs*, expression de l'époque, n'est pas un massacre parmi tant d'autres, mais un génocide sans équivalent dans l'histoire, un programme calculé d'extermination systématique d'une ethnie, mis en œuvre avec la puissance technique d'organisation, de rationalisation et de contrôle de l'État bureaucratique moderne. C'est l'assassinat d'un peuple.

Le terme de *génocide* provient de la juxtaposition du grec *genos* (race) et de la particule latine *-cide* (tuer). Il désigne précisément un plan coordonné de différentes actions dont le but vise la destruction des fondations vitales de groupes nationaux. L'inventeur de ce terme, c'est Raphaël Lemkin, alors étudiant en philologie qui, dès le 3 juin 1921, assistant à un procès mettant en lumière les massacres perpétrés dans l'Empire ottoman contre la communauté arménienne, massacres qualifiés alors par les Alliés, de crimes de lèse-humanité.



Ankara, massacre des Arméniens, 1915

Si les massacres sont une réalité historique ancienne, les génocides, du fait du rôle central dévolu à l'État, appartiennent à l'ère contemporaine. La Grande Guerre a familiarisé les sociétés avec la mort de masse, désacralisant de la sorte l'existence humaine. De même, le concept de *guerre totale* (voir gazette n° 2, p. 5) étend aux civils les dangers du combat, pour faire d'eux des cibles *légitimes*. L'avènement des régimes totalitaires de l'Entre-deux-Guerres voit ces doctrines de haine s'élever jusqu'au sommet de l'État, se muant alors en idéologies de gouvernement. Le génocide est inscrit dans les principes de l'État.